LA DÉCORATION FLORALE, DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

Par Daniel Lejeune

La mise en œuvre de végétaux verts ou fleuris à des fins décoratives permanentes ou fugaces a suivi un certain nombre d'évolutions au cours des siècles. Elles répondent à des logiques, à des préoccupations propres, et relèvent de métiers reconnus parfois depuis la plus haute antiquité.

On connaît l'usage des couronnes et des guirlandes, très généralisé chez les Anciens et qui s'est peu ou prou maintenu jusqu'à nos jours. L'époque médiévale a vu l'avènement d'une profession, celle des bouquetières-chapelières.

Les décors de table plus ou moins frustres, les « jonchées » faisant largement appel à des fleurs sauvages, ont peu à peu cédé le pas à des compositions plus architecturées, utilisant des végétaux plus rares ou en tout cas spécialement cultivés.

Après la mode au XVIIIe siècle des bouquets de corsage ou des fleurs semées dans le tissu des robes, arrive avec le XIXe siècle la mode des boutonnières. Bien avant les Cattleyas de Marcel Proust et de Robert de Montesquiou, les Camellias ont rendu célèbres tout à la fois des producteurs comme Cels, mais aussi certaine courtisane célèbre par la grâce d'Alexandre Dumas fils. Le Gardénia et l'Impériale violette figuraient également au parterre de l'Opéra. C'est d'ailleurs dans une entreprise de génie qu'Alphonse Karr, exilé politique à Nice, y lance la culture des fleurs à couper, expédiant par chemin de fer des bouquets personnalisés, assurés d'arriver pour la sortie de l'Opéra de Paris.

Dans les années 1930, ce seront plutôt les Œillets rouges, de sinistre présage, qu'affectionneront les flambeurs de casinos.

Les roses des jeux floraux de Toulouse, les fêtes de Rosières, l'importance du Chrysanthème pour la Toussaint, en particulier depuis l'armistice de novembre 1918, le muguet du 1er mai sont imprégnés de symboles toujours fascinants et décrits avec complaisance dans les nombreuses versions des "Langage des fleurs".

MARCEL PROUST ET SON CATTLEYA PAR JACQUES-EMILE BLANCHE (1892) – MUSÉE D'ORSAY - © DR

L'art floral de Maumené

L'intéressant ouvrage d'Albert Maumené « l'Art floral » présenté au Congrès International d'Horticulture de 1900 contient de nombreux compléments historiques, dont voici quelques extraits :

1- DE L'ANTIQUITÉ A L'AN MILLE

LES PREMIERS CHRÉTIENS ADOPTENT L'USAGE ROMAIN DES VÉGÉTAUX POUR LA DÉCORATION DES ÉGLISES. CATHÉDRALE D'AUTUN, LE PÉCHÉ ORIGINEL - © DR

Les fleurs ont un caractère emblématique et sacré (consécration religieuse) : couronnes, parures de festins

- Les Égyptiens les utilisent pour les cérémonies de culte, les mariages, les tombeaux et les statues des dieux dans les temples. Ils organisaient les fêtes des Panathénées

- Les Grecs préfèrent les violettes (Athènes était surnommée la brillante Cité aux couronnes de violettes) et organisent les Anthestéries, fêtes avec chars fleuris. Il y a un marché aux fleurs et le nom d'une bouquetière réputée est parvenu jusqu'à nous : Glycère. Lors des mariages, la fiancée et sa dot arrivent dans un char fleuri. Les époux sont couronnés et la maison décorée de Roses, de Pavots et de Violettes.
- Les Romains font appel à des spécialistes, les Coronarii, tant la demande est grande. Les lois somptuaires s'attaquent au goût immodéré des Romains pour les fleurs. On rapporte que Néron dépensa quatre millions de sesterces pour les roses d'un seul dîner. Les Romains fêtent déjà le 1er mai avec des fleurs, des guirlandes, etc.
- Les premiers Chrétiens adoptent l'usage romain des fleurs pour l'ornementation des tombeaux et la décoration des églises.
- Les Gaulois et les Francs ornent de fleurs les tables de leurs festins. On a prétendu que les Gaulois portaient au combat des casques fleuris (!?)
- À l'époque féodale, on décore les châteaux avec des guirlandes, mais aussi avec des jonchées de fleurs (herbes diverses, glaïeuls). Les redevances féodales comprennent des boisseaux de roses pour rehausser les hanaps et décorer les lambris.

2- DE L'AN MILLE A LA RÉVOLUTION

L'ART RELIGIEUX SE SERT TRÈS SOUVENT DES FLEURS COMME SYMBOLE TEL LE LIS, SIGNE DE PURETÉ.
DÉTAIL DE « LA VIERGE ET L'ENFANT ENTOURÉS D'ANGES » MAÎTRE DE BURGO DE OSMA - VERS 1430 – MUSÉE DU LOUVRE - © J.-F. COFFIN

Les coiffures de fleurs naturelles sont utilisées dans les diverses circonstances de la vie privée (mariages…) ou religieuse (processions…) depuis le XIIe jusque dans le cours du XVIIe siècle.

À Cologne, le 6 janvier 1249 à l'occasion d'un banquet offert à Guillaume de Hollande, la salle était garnie de roses fleuries et de petits arbres chargés de fruits (on peut se demander lesquels en janvier). Les fleurs préférées sont alors les Roses, puis viennent les Violettes et enfin, les jonchées fleuries.

C'est au début du XIIe siècle qu'apparaît la profession de bouquetière-chapelière. Identifiée dans un édit d'Étienne Boileau (*Prévôt de Paris, NDLR*) en 1268, confirmée sous Louis XIV en 1673, elle durera jusqu'à la suppression des corporations en 1776. Au début et moyennant la fourniture au Voyer de la Ville de trois couronnes fleuries chaque année, le bouquetier était affranchi du guet et des impôts. La profession fut rapidement réservée aux femmes et soumise à la réalisation d'un chef-d'œuvre.

Ce n'est que sous François 1er, époque de l'introduction des Orangers et des Grenadiers, que les décorations faisant appel à des plantes en bac font leur apparition. La présence de fleurs reste ordinaire dans les banquets. On note que le 22 décembre 1518, à l'occasion d'une réception donnée à des souverains étrangers, toute la cour de la Bastille fut garnie de mâts enguirlandés de lierre avec des écussons en buis. La tribune royale reçut en plus des Roses blanches et rouges.

Vers la fin du XVIIe, les bouquets en vases se perfectionnent et on fabrique même des poteries munies de trous latéraux, destinées à une meilleure répartition des fleurs.

Le courant du XVIIIe voit une fréquentation importante des églises où apparaissent les bouquets pyramidaux accompagnant l'autel.

Louis XIV fait décorer sa table de bouquets, rapidement imité par son entourage. On note par ailleurs relativement peu de décorations florales d'intérieur, même si l'une d'entre elles nécessita l'achat de jonquilles pour mille écus. Les dames portent des fleurs dans les cheveux.

Sous Louis XV, la fleur est en outre associée aux tissus, sur les corsages ou sur les jupes.

Sous Louis XVI, la décoration des tables inclut l'emploi de fruits qui prennent le relais des fleurs selon les saisons. Les pyramides de fleurs ou de fruits sont accompagnées de guirlandes, dont l'emploi se généralise par la suite. Ce fut l'époque de Babet, une bouquetière célèbre qui vendait des roses et des bouquets à la Comédie Française.

À l'époque de Louis XVI, le "Mai" (de Maïa, mère de Mercure) se généralise sous forme de couronnes de roses suspendues

au plafond par des rubans et d'où partaient des guirlandes décrivant de jolies courbes. Ce motif de décoration passa à la tapisserie qui l'employait encore en 1900. On fait aussi pour les cotillons, des "Mais" montés sur des baguettes.

Jusqu'au développement des productions florales de la région niçoise, c'était Gênes qui approvisionnait Marseille, Lyon et parfois Paris en fleurs et bouquets.

AU XIXE SIÈCLE, LES DÉCORATIONS FLORALES DEVIENNENT LA RÈGLE DANS TOUTES LES PIÈCES D'HABITATION MAIS AUSSI LES LIEUX DE RÉCEPTION. ICI, UNE COMPOSITION DE CHRISTINE FONTELLE, DE LA SECTION ART FLORAL DE LA SNHF © J.-F.COFFIN

3- DU XVIIIE AU SECOND EMPIRE

On s'aperçut en 1804, qu'il fallait des fleurs pour les fêtes et on se met à cultiver celles qui sont les plus employées. Violettes, Résédas et Hortensias garnissent les vases et potiches. On commence à décorer les salons d'une manière permanente avec des plantes vertes, à en offrir, ainsi que des corbeilles composées. La Violette fut la fleur préférée de l'Empire et Louis XVIII l'avait pour cela d'abord bannie.

Des magasins de fleurs sont créés vers 1828 ou 1829. L'une des fleuristes les plus en vogue de cette époque fut Madame Prévost, installée au Palais Royal.

Les bouquetières deviennent nombreuses à Paris sous Louis-Philippe. Hericart de Thury donne de nombreuses informations sur cette époque.

Les décorations florales et de plantes vertes deviennent alors la règle dans toutes les pièces de l'habitation. On commence à employer des feuillages persistants (Myrte, Pittosporum, Mimosa, Conifères) sur lesquels on attache des fleurs de Camellia, de Laurier-Tin, des Roses du Bengale, voire des fruits. On garnit des jardinières avec des plantes fleuries ou des bulbes forcés. Les fêtes privées, mais aussi les bals ministériels sont l'occasion de dépenses florales importantes. La commande publique joue un grand rôle dans le développement de la profession de fleuriste.

Le bouquet "à la main", quelque peu normalisé et d'un volume proportionné à son prix, plutôt rond et bombé, allant jusqu'à l'encombrement, s'aplatira par la suite. Toutes les fleurs sont montées sur tige de jonc ou de fil de fer, par petits ensembles ou "toupillons" comportant des feuillages (les ouvrières étaient les "toupillonneuses").

Les bouquets de mariées utilisent de plus en plus de fleur d'oranger, venues de la région méditerranéenne et si les bouquets de corsage et les parures de coiffure persistaient, les guirlandes étaient tombées en désuétude.

Madame Prévost, déjà citée, crée les premières gerbes en 1840, composées de fleurs non montées et en nombre plus restreint. Ces bouquets de fleurs sur leur propre tige duraient bien plus longtemps que les précédents. C'est à cette époque qu'on commence à présenter des bouquets dans les expositions florales et que survient la mode des boutonnières d'un soir (Camellia, Gardénia, Rose, Œillet). Certains fleuristes fournissent sur commande une certaine quantité de bouquets destinés aux "pluies de fleur" dans les représentations théâtrales.

En 1847, le fleuriste Lachaume fait paraître le premier traité d'Art floral. Les autres "grands fleuristes" se nomment alors Lemoine, Vaillant, Debrie. Vers 1850, on prend l'habitude d'offrir des potées fleuries de Mimosa, Azalées, Camellia, Laurier, Rhododendron, Myrte, Grenadier, Pimelea, etc.

4. DU SECOND EMPIRE À 1900

LA MODE UTILISE LA FLEUR COUPÉE, COMME SUR CE CHAPEAU DE « LA PARISIENNE », PEINTURE (1882) DE MARIE BASHKIRTSEFF – MUSÉE DU PETIT PALAIS DE PARIS © J.-F. COFFIN

Les bals décorés se multiplient, en particulier à l'issue des représentations théâtrales. Debrie réalise couramment des décorations de 600 plantes. Napoléon III en voyage, se faisait suivre d'une équipe de fleuristes.

En 1855, année de la première exposition universelle française, la gare de l'Est fut somptueusement décorée pour accueillir la reine Victoria (40 gros orangers, 7 500 plantes, bouquets de glaïeuls, monogrammes en Dahlias sur le fronton de la gare…). La réputation des fleuristes français devient internationale.

En matière de fleur coupée, c'est le Camellia qui était le roi. Sa production était énorme et il fallait évidemment « monter » chaque fleur sur fausse tige par des fils passés en croix.

Labrousse et Debrie lancèrent les sujets en fleurs plaquées (œufs, lyres, ancres, etc.), qui eurent un moment de succès.

Dans les années 1880, on commence à utiliser les feuillages colorés et mettre des nœuds de rubans parmi les présentations (Vaillant). De nouveaux feuillages (Adiantum, Pteris, Asparagus…) sont d'ailleurs disponibles. On peut les utiliser en tant que tels et non plus pour seulement dissimuler certaines parties des bouquets.

C'est vers 1880 que les fleurs se vendent le plus cher et que les fleuristes firent, paraît-il, des affaires en or. Citons en exemple le programme des décorations commandées pour la venue des souverains russes en 1896 : façade de la gare du Ranelagh ; jardinières perchées sur des mâts dans les rues ; guirlandes fleuries parsemées de lampes électriques : cour de l'ambassade de Russie ; table de gala à l'Élysée ; décoration de l'Hôtel de Ville, au Théâtre français et à l'Opéra ; « fleurissement » du palais de Versailles, décoration dans la galerie des glaces à l'aide de girandoles de Myrsiphyllum piquées de roses (2 000 m de guirlandes pour la seule galerie) et décoration des salons (Empereur, Impératrice, Président, Mme Faure) par des Orchidées sur les consoles accompagnées de guirlandes d'Asparagus semées de roses.

5- APRÈS 1900

L'histoire du XXe siècle reste à écrire, du moins pour Albert Maumené. Nous y verrions de nouvelles évolutions en matière de disponibilité des fournitures florales, de nouveaux produits techniques (brosses à piquer, mousses rétentrices d'eau…)

LES MATÉRIAUX MODERNES PERMETTENT DE NOMBREUSES COMPOSITIONS COMME ICI UNE GARNITURE DE TABLE COMPOSÉE DE FLEURS PIQUÉES SUR MOUSSE SYNTHÉTIQUE - © J.-F. COFFIN

Nous y verrions aussi le métissage des goûts, sous l'influence des apports orientaux, Ikebana et autres, qui se confirment ou des pratiques anglo-saxonnes (goût américain des années 1970).

Nous verrons surtout le remarquable développement des clubs d'art floral, des concours internationaux de bouquets, et l'avènement d'une section spécialisée à la SNHF, aujourd'hui prospère et réputée.

À lire…

- DEBRIE Gabriel : Mémoire sur l'art fleuriste, 1900
- FAUCON Emma : Le langage des fleurs (très intéressante publication sans date)
- GIBAULT George : Les couronnes de fleurs et les chapeaux de roses dans l'Antiquité et au Moyen-Âge, RH 1896 p 454
- GIBAULT Georges : Les végétaux dans les fêtes officielles avant la Révolution, Revue Horticole 1897 p 408
- KOCK Paul de : Bouquetières en boutique, 1844
- LACHAUME Jules : Les fleurs naturelles, traité sur l'art de composer les couronnes, les parures, les bouquets… suivi du langage des fleurs, 1847
- LACOIN de VILMORIN Marguerite : Les Bouquets, librairie et imprimerie horticoles 1904, préface de Maumené
- MAUMENE Albert : l'Art Floral à travers les siècles, 1900
- MORIN Louis : Le règne végétal dans les cérémonies troyennes d'autrefois, 1898
- QUARRE-REYBOURBON : Les bouquets et l'assemblage artistique des fleurs au XVIIe siècle, 1897
- TAPIE et al. : Symbolique et botanique, le sens cache des fleurs dans la peinture du XVIIe siècle. Catalogue d'exposition au Musée des Beaux-Arts de Caen 1987
- VILMORIN Philippe de : Les fleurs à Paris culture et commerce…, 1892

LA DÉCORATION FLORALE, DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

2E PARTIE : DES FLEURS DANS TOUS LES ARTS

Par Daniel Lejeune

L'architecture, la peinture, l'édition et les Arts décoratifs ont fait un large usage des fleurs au cours du temps.

— L'ARCHITECTURE —

DANS L'ART ROMAN, LE VÉGÉTAL ORNE ENCORE LES ÉDIFICES GOTHIQUES RELIGIEUX OU CIVILS. PALAIS JACQUES CŒUR À BOURGES - © DR

Le végétal est présent dans la décoration architecturale depuis la plus haute Antiquité.

Chez les Grecs, la feuille d'acanthe signe l'ordre Corinthien et les colonnades égyptiennes imitent le papyrus du Nil.

Les mosaïques et les fresques des villas latines puis gallo-romaines regorgent d'éléments végétaux réalistes et même, naturalistes (musées de Tunis ou de Lyon, site archéologique de Pompéi).

Témoignant souvent d'une flore renouvelée où l'Anémone hépathique, la Chélidoine ou le Choux côtoient les feuillages plus méditerranéens, le végétal est omniprésent dans l'art roman dont les exemples foisonnent sur notre sol (Moissac…). Stylisé ou même très réaliste, le végétal orne encore les édifices gothiques religieux ou civils (Palais Jacques Cœur à Bourges)

Dès la Renaissance, mouvement importé d'Italie, les fleurs et les fruits font dorénavant partie intégrante de l'architecture civile qu'ils n'abandonneront plus guère et dont bon nombre d'immeubles « Haussmanniens » témoignent avec brio un peu partout. Une majorité d'immeubles parisiens réalisés depuis le second Empire jusqu'au Front populaire portent des déclinaisons monographiques végétales explicites où la Rose prend d'ailleurs une place progressivement croissante. Des immeubles sacrifient aux Fougères, d'autres aux Pavots, beaucoup à la Vigne, quelques-uns au Marronnier, au Chardon…

— LA PEINTURE —

DOMENICO ZAMPIERI (1581-1641) - LE TRIOMPHE DE L'AMOUR AVEC ENTOURAGE DE FLEURS. MUSÉE DU LOUVRE - © J.-F. COFFIN

En peinture, la plante est bien souvent porteuse d'une symbolique très fine et très codifiée

Au XVIe siècle, l'ornementation coïncide avec le développement des jardins botaniques et la diffusion de plantes rares et nouvelles. L'ornementation commence par des guirlandes confiées à des spécialistes, collaborateurs de portraitistes. Le duo Rubens-Brueghel dit "De velours" (1528-1625) est bien connu. Les pays protestants excellent alors particulièrement dans cet art aussi documentaire que symboliste de la peinture florale.

Les fleurs représentées doivent être étudiées tout au long de l'année à partir de spécimens vivants, en pleine terre ou en pot (Pierre Valet) et assemblées ensuite en un discours cohérent s'affranchissant des contraintes saisonnières.

Chacune est retenue pour sa signification propre. Dans les sujets religieux, le culte marial adopte certaines fleurs (Rose, Lis) qui le renforcent. Un excellent rapprochement entre peinture et botanique travail réalisé il y a maintenant plus de 25 ans à Caen explique tout cela très bien, prenant parfois en considération l'étymologie (l'Œillet, Dianthus = Fleur de Dieu accompagne ainsi naturellement certaines Vierges à l'enfant Jésus).

LA TULIPE A FAIT L'OBJET D'UN CULTE FUNESTE - ROBERT THORNTON VERS 1800 TULIPES PANACHÉES - © DR

Passant progressivement à la nature morte où fleurs, feuillages et petits animaux se répondent dans une symbolique hermétique, allant jusqu'à représenter des fleurs vues à l'envers, dénonçant les « vanités » y compris celle du culte funeste de la Tulipe, la peinture conservera longtemps les sujets floraux ou végétaux que le XIXe siècle reprendra sous le pinceau d'un Van Spaendonck, d'un Redouté, d'un Van Daël.

Quelques décennies plus tard, les richesses horticoles s'étant accrues, on peut citer les feuillages tropicaux du Douanier-Rousseau, les célèbres Nymphéas du jardin de Manet à Giverny, les Iris et les Tournesols de Van Gogh, les rêves végétaux des Nabi, etc.

— L'ÉDITION —

La décoration par la fleur et la feuille accompagne remarquablement l'édition manuscrite médiévale. Il faut aussi citer les monographies botaniques et pharmaceutiques, témoins d'une meilleure connaissance botanique et grands bénéficiaires de la maîtrise de l'imprimerie.

C'est l'époque de la conquête de l'Amérique et des premiers échanges de plantes transcontinentaux et c'est l'époque des catalogues de jardins botaniques publics ou privés, richement dotés de superbes planches hors-texte enluminées individuellement à grand prix. L'Hortus Estettensis, de Basileus Bessler en est un exemple des plus fameux.

Dès lors, les fleurs seront fréquentes dans les livres, lorsque ceux-ci ne leur sont pas spécifiquement destinés. Rappelons la fameuse Guirlande de Julie, édition collective mais unique, offerte en 1641 par le duc de Mautausier à la fille de madame de Rambouillet ou, beaucoup plus récemment, les Fleurs animées, ouvrage préfacé par Alphonse Karr et superbement illustrées par Grandville. Avec ce dernier ouvrage, nous arrivons à cette époque où la maîtrise de l'illustration chromolithographique permet des éditions superbes et financièrement abordables. Les revues de botanique et d'horticulture, illustrées par les Riocreux ou les Maubert se taillent alors une réputation internationale. Ces derniers travaillent aussi bien pour les éditeurs de livres que pour les éditeurs de tissus ou de céramiques. La manufacture de Sèvres est alors une véritable pépinière d'artistes.

Les dernières illustrations "faites à la main" de la Revue Horticole, signées Madeleine Huau, artiste attachée au CNRA de Versailles, datent de 1948.

— LES ARTS DÉCORATIFS —

LE MOUVEMENT « ART DÉCO » FONDE SON ORIGINALITÉ SUR LE VÉGÉTAL. ICI, VASE À DÉCORS DE CHRYSANTHÈMES D'ÉMILE GALLÉ VERS 1878 – MUSÉE DU PETIT PALAIS À PARIS © J.-F. COFFIN

En tapisserie où le végétal joua également un grand rôle en teinture, nous nous arrêterons avec délice au musée de Cluny dans la contemplation de la série de la Dame à la licorne où fleurs et petits lapins sont autant de clins d'œil complices à la symbolique ambiante. Une autre série, celle de l'Apocalypse, visible au château d'Angers est tout aussi fameuse. Puis viennent les verdures du XVIIe siècle. Enfin une véritable renaissance de l'art de la tapisserie s'exprime à Aubusson dans les années 1930 à travers les cartons de Dom Robert ou de Jean Lurcat, faisant une très large place aux fleurs.

On connaît la passion des gens de cour de la fin du XVIe siècle pour les habits brodés et pour les dentelles. C'est en partie avec l'intention de renouveler les thèmes végétaux, mais aussi pour "vendre" les plantes rares de son ami Jean Robin, que Pierre Valet, premier brodeur du roi, publia en 1608 la première édition de son album à colorier "Le jardin du roi très chrétien Henri IV" Parmi les « arts décoratifs », la marqueterie du XVIIe siècle a, de son côté, plus qu'assumé sa part de représentation florale

Le végétal et la fleur, contribuant puissamment au vocabulaire des Arts décoratifs, furent l'objet d'un enseignement

très développé dans les années trente. Le mouvement « Art Déco » succéda au mouvement d'Art Nouveau qui, à la charnière des XIXe et XXe siècles fondait aussi son originalité sur le végétal. Guimard, Gaudi, le Bauhaus et surtout l'École de Nancy avec Gallé, Prouvé ou Majorelle signent cette dynamique.

Notre propos pourrait facilement s'élargir en convoquant les métiers du vitrail, de la reliure, de l'ébénisterie, de la ferronnerie…

MARQUETERIE FLORALE DE LA FIN DU XVIIe SIÈCLE - © G. LEJEUNE

« LE JARDIN BOUQUETIER » UN CONCEPT PLUS QU'UNE RÉALITÉ

Si le mot « bouquetier » est la définition attestée du vase pouvant contenir des fleurs coupées, le jardin bouquetier reste un concept vague contrairement au jardin potager ou au verger.

FEMME PRENANT DES FRUITS – PEINTURE D'ABRAHAM BRUEGHEL – 1669 – MUSÉE DU LOUVRE © J.-F. COFFIN

De quand date cette spécialisation du jardin ?

La réponse est mal établie et nous n'évoquerons que le monde occidental, sans aborder l'Orient (Perse, Chine, Japon).

L'époque gréco-romaine, jusqu'à la chute de Rome et la civilisation islamique, avait de très beaux jardins d'agréments (Pompéi, jardins andalous), mais les fouilles archéologiques ou les peintures murales, qui attestent des cultures en jardinières, ne nous garantissent pas que les plantes, dont on a des listes bien établies, pouvaient servir à faire des bouquets.

Le haut Moyen-Âge, bien documenté aussi, aurait plutôt tendance à s'intéresser aux plantes « utiles », médicinales, alimentaires, condimentaires, techniques. Une certitude, le lis blanc et les roses rouges et blanches ont, au-delà de leurs propriétés médicinales, vraiment un rôle symbolique et ornemental. Viennent ensuite les iris, jaunes et bleus.

Albert le Grand, mort en 1280, évoque le jardin d'agrément où logiquement, on devait pouvoir cueillir des fleurs pour les autels des églises et la maison. Quelques enluminures médiévales montrent des gens tenant des fleurs dans les premiers jardins Renaissance.

Les premières attestations de bouquets apparaîtront dans les tableaux de la Renaissance (Van Eyck, Robert Campin) où l'image de la Vierge Marie est toujours associée à des lis ou des iris bleus, en soliflore, dans des vases.

Puis les peintres flamands (voir la dynastie Brueghel en ce moment à la pinacothèque de Paris) nous ouvrent les yeux sur une exubérance de compositions florales : Roses rouges et blanches, pivoine, giroflée, œillet, pensée, muguet, pervenche, ancolie, rose trémière. Et venues d'Orient : tulipes, fritillaire impériale, anémones, lilas… Et un peu plus tard, venus d'Amérique : tournesol, dahlia…

Si les exotiques et les plus délicates d'entre elles étaient certainement cultivées, la plupart provenaient de cueillette dans la nature : prairies fleuries (prés-bas), pelouses calcaires, selon les saisons. On pouvait même remonter des carreaux de prairies (du gazon en plaque !) pour faire des prés-hauts et jouir des fleurs printanières : jonquilles, violettes. Pensez aux tapisseries des « mille fleurs » de la Dame à La Licorne.

Le jardin bouquetier serait donc de tout temps, plutôt un concept qu'une réalité et serait pragmatique : un lieu où l'on peut prélever, en nuisant le moins possible à son esthétique, des fleurs ou tout autre élément végétal, feuillage, branchage et même fruits et légumes.

Et comme aujourd'hui, c'est un « coin » du jardin ornemental ou du potager dédié à un surplus de fleurs « coupables ».

Michel Cambornac